

Galerie Daniel Templon

Paris

VIK MUNIZ

PARIS MATCH.COM, 16 mai 2014

**BRÉSIL**

## VIK MUNIZ, DES FAVELAS AU MUSÉE



En 2001, Vik Muniz et Ernesto Neto coreprésentent leur pays à la Biennale de Venise.

# Galerie Daniel Templon

Paris

## VIK MUNIZ

*PARIS MATCH.COM*, 16 mai 2014

**Nous avons longuement interrogé le héros du documentaire «Waste Land» sur la place de l'art dans un pays qui a vécu plusieurs bouleversements politiques importants. Le Brésil est plus que jamais prêt à conquérir le monde.**

**Paris Match. Lorsqu'on grandit dans une favela sous un régime totalitaire, rêve-t-on de devenir artiste ?**

**Vik Muniz.** Non. Dans les années 1970, c'était inimaginable pour quelqu'un comme moi. Nous avions tous peu d'espoir. J'aimais dessiner mais je pensais que mon seul horizon était de devenir illustrateur dans un magazine, et encore... Il m'a fallu attendre une rencontre, à 18 ans, avec quelqu'un qui vivait de son art pour que je réalise que c'était possible. J'avais une vision presque mythique des artistes. A mes yeux, c'étaient des personnes âgées ou mortes qui s'étaient coupé une oreille...

**Alliez-vous au musée ? Etiez-vous exposé à l'art à l'école ?**

Je suis allé une fois au musée de São Paulo avec ma classe. Mais déjà je m'intéressais plus à ce qu'il y avait derrière les toiles qu'à la représentation. J'étais fasciné par un bus transformé en cabinet de curiosités qui s'arrêtait dans notre quartier. On y voyait des squelettes de serpents, des pierres étranges, des trucs scientifiques et macabres. Ma vie quotidienne était imprégnée par la culture traditionnelle. Mon père venait du nord du pays et gagnait un peu d'argent en jouant au billard. Je n'ai pas baigné dans la culture qu'on voit dans les publicités et les musées...

**A quoi étiez-vous sensible ?**

A la musique ! Mon père écoutait beaucoup de samba. Moi, je traînais dans les rues, comme tous les gamins, je jouais avec mon cerf-volant pendant des heures. Mais je n'ai aucune raison de me plaindre : j'ai eu une enfance merveilleuse.

## VIK MUNIZ

PARIS MATCH.COM, 16 mai 2014

---

### **“LORSQU'ON VIT SOUS UNE DICTATURE, IL FAUT UTILISER UN LANGAGE MÉTAPHORIQUE. JE SUIS DEVENU TRÈS BON À CE JEU...”**

---

#### **Pourtant, vous n'aviez rien...**

Je n'avais rien de ce qui me faisait rêver, mais j'avais tout ce dont j'avais besoin. Quand vous n'avez rien, vous utilisez ce qui vous tombe sous la main. Je crois que la créativité émerge de la friction entre la nécessité et la possibilité. Quand ces deux éléments s'opposent, vous êtes contraint de faire des choses pour avancer. C'est là que se trouve le terreau le plus fertile pour la musique, la peinture et l'art en général. D'autant plus lorsqu'on vit sous une dictature. On réalise très tôt qu'on ne peut pas s'exprimer comme on le souhaite. Il faut utiliser un langage métaphorique en permanence. Je suis devenu très bon à ce jeu... Toute la grande poésie et le théâtre brésilien des années 1970 résultent de cette contrainte. Les artistes ont dû s'approprier un nouveau médium, la métaphore, dans un environnement très répressif.

#### **Quels artistes vous touchaient ?**

Mes idoles étaient les musiciens Caetano Veloso et Chico Buarque qui interprétaient leurs chansons d'amour de manière très ironique. Ils semblaient inoffensifs alors qu'ils étaient très critiques envers le gouvernement. Ils ont su créer un sous-texte qui différenciait ceux qui le comprenaient des autres. Comme un code qui s'adressait aux intellectuels, ouverts à une vision plus politisée du Brésil. Je n'ai pas été une victime directe de la dictature, mais ma conception du monde s'est forgée à cette époque. Comme j'étais très apte à user des métaphores, je suis devenu cynique.

#### **Pensez-vous que ce soit le cas de tous les artistes brésiliens ?**

Au moins pour ceux de ma génération. Les artistes qui m'ont précédé étaient moins passifs, ils voulaient du changement et luttait via une milice armée contre la dictature. Moi, je ne supportais pas la propagande outrancière et pamphlétaire. A la fin des années 1970, on était soit communiste soit nationaliste, il n'y avait pas d'entre-deux possible. Il fallait être riche ou pauvre, choisir son camp. Je détestais ce manichéisme. Les choses ne sont jamais toutes noires ou toutes blanches !



# Galerie Daniel Templon

Paris

## VIK MUNIZ

*PARIS MATCH.COM*, 16 mai 2014

### **Pourquoi avoir quitté le Brésil au début des années 1980 ?**

Je rêvais de voir le monde... Lorsqu'on grandit dans une favela, on croit toujours qu'on n'en sortira jamais. Le destin a voulu qu'en m'interposant dans une bagarre je reçoive une balle dans la jambe. L'homme qui m'a tiré dessus m'a dédommagé financièrement et je suis parti aux Etats-Unis en 1983 sans même parler anglais, parce que j'étais usé par l'environnement politique et que je rêvais de faire du théâtre. Je me suis installé à Chicago, où l'une de mes tantes vivait. Puis j'ai commis une grave erreur : je suis allé passer le week-end du 4 juillet à New York. Ce week-end a finalement duré trente ans...

### **Aviez-vous honte de vos origines sociales à New York ?**

Non. Vous savez, à Manhattan dans les années 1980, je vivais dans l'East Village, où tout le monde était pauvre, créatif et voulait conquérir le monde. Comme moi. Etre étranger là-bas, c'était presque un avantage à cette période. D'ailleurs, ceux qui n'avaient pas d'accent devaient s'en inventer un pour se rendre plus cool et intéressants... Alors, moi qui en plus venais d'une favela, c'était tout bénéf ! J'avais beaucoup d'expériences et d'histoires à raconter.

### **Vos premières œuvres ne portent aucun stigmate d'une quelconque influence brésilienne...**

Je ne me vois pas comme un artiste brésilien. Le Brésil influence ma personne, pas mon art. Mon œuvre, elle, est clairement marquée par des références américaines et européennes, à commencer par Andy Warhol et Joseph Beuys. Ce sont des artistes qui jouent sur la transformation d'une image ou d'une matière en quelque chose d'autre, presque comme par magie.

### **Avez-vous ressenti de la culpabilité à devenir l'artiste brésilien le mieux vendu à l'étranger ?**

Pas du tout, au contraire, je trouvais ça formidable. Vous savez, la première personne pauvre à sauver à cette époque, c'était moi ! J'ai eu un fils très jeune, alors je devais subvenir à ses besoins. Ça m'a donné la rage de réussir en tant qu'artiste au début. On ne gagne pas beaucoup d'argent. En revanche, j'ai très vite côtoyé des gens très riches. Je pouvais leur parler, les influencer avec mes idées. Ça, ça confère un pouvoir énorme et l'illusion d'un monde juste et égalitaire.

## VIK MUNIZ

*PARIS MATCH.COM*, 16 mai 2014

**Avez-vous eu le sentiment que vous deviez revenir au Brésil pour rendre un peu de ce que vous aviez reçu ?**

Pas tout de suite. Il a fallu que je voie mes parents perdus à l'un de mes premiers vernissages pour sentir le décalage entre ces deux mondes irréconciliables : la vie d'artiste et la vie dans les favelas. Cela m'a fait souffrir de voir mon père et ma mère si désespérés. Après cet événement, j'ai cessé d'exposer au Brésil pendant plusieurs années. Le temps de digérer... J'avais connu l'Amérique et l'Europe et, pour la première fois, j'étais choqué par le Brésil du milieu des années 1990 que je redécouvrais. Ce n'était pas du tout une société égalitaire. Je me suis installé quelques mois à Salvador en compagnie de deux artistes chinois, Cai Guo-Qiang et Chen Zhen, pour un projet avec des enfants des rues. Parce que je venais moi aussi des bas-fonds, j'ai fini par comprendre ces enfants mieux que personne. Cette expérience m'a réconcilié avec mon pays. Je suis revenu m'installer ici. Aujourd'hui encore, mon intérêt pour le Brésil est plus social qu'artistique. Je vends et travaille bien plus à New York qu'ici.

---

**“LE BRÉSIL A ÉTÉ CRÉÉ PAR DIEU. NOUS N'AVONS NI TREMBLEMENTS DE TERRE NI TSUNAMIS. MAIS LE DIABLE S'EST CHARGÉ DE LA CLASSE POLITIQUE”**

---

**Dans le documentaire “Waste Land”, vous disiez que le principal problème du Brésil était son système de classes...**

Chez nous, les pauvres pensent que les riches sont des voleurs et les riches estiment que les pauvres le sont aussi... Oui, il y a un fossé entre les classes, mais les manifestations de l'an passé ont prouvé que cela pouvait évoluer. J'ai 52 ans et je n'avais jamais vu autant de personnes protester dans les rues de Rio contre le gouvernement en place. Cela a montré un réel besoin de communication. Les gens sont si démunis qu'ils détruisent des voitures, des magasins, vous connaissez cela en France... C'est même bien pire chez vous, n'est-ce pas ?

# Galerie Daniel Templon

Paris

**VIK MUNIZ**

*PARIS MATCH.COM, 16 mai 2014*

## **Le pays est-il au bord de l'implosion ?**

Je ne pense pas. Ces manifestations sont un bon signe, celui d'une société qui cherche à se parler. Comme dans toute conversation, comme dans tout mariage, le ton peut monter et on ne pourra pas éviter le conflit, mais ce sera une partie de la négociation à venir. Je vois cela de manière très positive. Le gouvernement a eu si peur de ce qui se passait qu'il a fini par prendre un peu de recul. Nous n'avons pas de tremblements de terre ni de tsunamis ici, alors pour certains, le Brésil a été créé par Dieu. Sauf que le diable lui a dit : "Hey mec, tu ne vas rien leur faire subir d'horrible ?" Et Dieu lui aurait répondu : "Attends de voir la classe politique, tu comprendras..." On en est là.

## **Les artistes ont-ils le pouvoir de faire changer les choses ?**

Pas à notre échelle. Nous avons les politiciens les plus corrompus du monde, ceux qui ont le moins d'éthique. Et ils ont beau être accusés de crime, ils continuent de se faire élire. Nous ne pourrons pas avancer tant que nos dirigeants nous freineront avec leur politique honteuse.

## **Que pensez-vous de l'organisation de la Coupe du monde ?**

Ça va faire énormément de bruit. Tout le pays va devenir une grande scène, et beaucoup vont se battre pour s'y produire. Je regarderai en observateur, ça risque d'être intéressant...

## **Vous disiez, au début de l'entretien, que, durant votre enfance, vous cherchiez à savoir si un autre monde était possible. Avez-vous la réponse ?**

Oui. Je pense que l'important est d'y croire. J'y ai toujours cru. L'une de mes assistantes indiennes est très portée sur tout un tas de religions, elle lit l'horoscope et tout ce qui est ésotérique l'intéresse. Un jour qu'elle me parlait de sa dernière lubie, je lui ai dit : "Ecoute, si tu crois en tout, cela revient à ne croire en rien !" Elle m'a répondu du tac au tac : "Oui, mais c'est tellement plus drôle !" Même le dalaï-lama n'aurait pas pu me sortir une réponse pareille !